

# le journal de poitiers et

SPECTACLES

5 Juin 1979

## LÉO FERRÉ : UN APRÈS-TOUR DE CHANT "MALHONNÊTE MAIS ROMANTIQUE"



● Vous aviez disparu de l'étrange depuis quelques années. Vous voilà de retour avec un nouveau disque. Simple coïncidence ou y a-t-il une relation entre les deux événements ?

— « Non, simplement que j'ai décidé de ne plus chanter comme avant. Une idée qui est venue comme ça, dans ma tête, une histoire de gosse peut-être... Assez d'être une marchandise pour les producteurs. Il me fallait trouver autre chose, alors je devins moi-même producteur. Par exemple, avec l'orchestre de Milan : je produis une bande, en Italie de préférence, c'est moins cher qu'en France, et je la dépose en licence où je veux. Je ne signe plus n'importe où et n'importe quoi, je suis prudent depuis que je fais des enfants... De cette façon, ma voix « reste à la maison ». Savez-vous qu'une voix peut être vendue soixante ans après la mort de son auteur ? Avant, c'était cinquante ans et l'on a rallongé. Voyez Debussy par exemple. Il a pris dix ans de plus puisqu'il rapporte. En Allemagne, il est libre. Mais, en France, la S.A.C.E.M. c'est dég... »

— Ferré habileur ou simplement modeste ? Il démythifie, se déboulonne, se déboulonne... Parlez-lui de l'inspiration et de son talent, vous comprendrez...

— « Si le public me reconnaît du talent je n'y suis pour rien, ni dans le constat, ni dans le fait intrinsèque. Ce n'est pas moi qui ai fait ce que je suis devenu. Il y a d'abord eu la biologie de papa, de maman... C'est le

Bientôt 18 h et nous tournons toujours en rond... Dehors, la pluie vient battre les baies vitrées de l'hôtel rochelais « 4 étoiles », où notre interlocuteur nous a donné rendez-vous. On essaie de s'accommoder de son retard. Après tout, mettons le à profit pour vérifier une dernière fois, dans notre tête, les questions qui nous préoccupent.

Et s'il ne venait pas ? Non, pas possible ! Même si l'on redoute ce premier contact peut-on souhaiter cette éventualité ? Sûrement pas.

Dix minutes plus tard à la luxueuse pendule de l'établissement, du remuement au fond, perceptible parce que nous sommes tendus. L'homme au verbe et aux cheveux blancs vient d'arriver. Il est là, devant nous... « Bonjour Léo » !

Ferré le provocateur, Ferré le contesté, s'approche de nous, chaleureux, simple même... Nous qui croyions...

Il chantait l'autre soir à La Rochelle et le hasard faisant bien les choses, Poitiers s'est trouvée sur l'itinéraire avant Bourges. (Le 8, à 21 h, tout à l'heure, le rideau du théâtre va se lever sur lui et ses dernières chansons).

Pour l'instant, il est calme, détendu. Il s'assied. Pendant une heure il va se raconter sans s'oublier beaucoup... Un égoïsme sans doute inévitable, nous ne sommes que tous les deux. Non, il n'a pas le choix, il prédomine tellement au milieu des questions.

Un grand coup de bonheur en tout cas en rencontrant le poète. S'il fût vrai, ce que nous croyons aujourd'hui, Ferré est grand. Grand comme l'ogre que nous attendions de l'autre côté de notre stylo, même si parfois il s'est rapproché du petit Poucet... « Salut Léo » !

Dominique GOUIN.



re en me disant que sans doute cela marcherait, et dans cette hypothèse, personne de l'avait fait avant. Voilà où je suis arrivé ! L'orgueil n'est pas un péché capital, c'est un péché indispensable pour obtenir de vous ce que vous ne soupçonnez pas. Pour diriger dans quelques mois les répétitions, j'aurais à apprendre toutes les œuvres par cœur, comme je l'avais fait pour « La Chanson du mal-aimé », d'Apollinaire. Je m'occupe de « l'autre musique » aujourd'hui, comme l'avait écrit un critique musical parisien avec ironie, et je le fais avec bonheur, cette musique étant pour moi un fruit toujours défendu... »

Une dernière cigarette tombe dans le cendrier. Ferré en a fini de parler. S'il a ri, il a aussi pleuré, en dedans, sans que ça se sache.

Merci pour la leçon de vie... Salut Léo !

destin et je crois qu'il existe ».

● On peut croire au destin et ignorer dieu ?

— « Oui, mais je crois qu'il est aussi présomptueux de croire au second que de ne pas y croire ».

● Vous êtes l'image d'une certaine provocation, d'un « dérangement », plus tiède depuis quelques années, depuis l'Italie notamment. Ce virage vous rend-il plus serein et le désespoir, la solitude, ont-ils disparu de votre quotidien ?

— « Ce que vous appelez de la provocation est en réalité quelque chose de très différent. Ça a l'air d'être... Ce ne sont que des mots, un peu plus violents que les autres, que les gens n'osent pas prononcer chez eux, à la maison. Mes mots sont moins usés. Non, ce n'est pas de la provocation, et je ne veux avertir personne. J'écris personne parce que j'ai une voix. Si je pensais vraiment qu'un jour je puisse avoir de l'influence sur mon public, je cesserais aussitôt. C'est encore un coup du destin, ce que vous appelez « provocation », j'ai la faculté de l'exprimer sans qu'il y ait valeur de message. Un jour, on a dit méchamment de moi que j'apportais des messages. C'est faux, je laisse ce soin au facteur... Quant au désespoir, le poète ne peut

pas dire le bonheur, mais pour autant, mes chansons ne signifient pas le pessimisme. Dans désespoir, il y a le mot espoir ».

● Il y a eu Verlaine, Rimbaud, Baudelaire et Apollinaire, souhaitez-vous interpréter d'autres poètes que ceux-là ?

— « Je crois que des « paroliers » comme eux sont ce qu'un music-hall peut espérer de plus grand. Ceux que j'ai mis en musique, avec Aragon en plus, représentent les plus grands. Vous en connaissez d'autres, vous ? ».

● Ferré...

— (rires), « Non, non, je suis parolier de mes chansons, c'est tout ! ».

● Vous êtes sensible à une jeunesse qui monte et qui se reconstruit en vous. Une conséquence de mai 68 ?

— « Sans doute, et à cette époque, j'ai fait ma propre révolution. Comme vous savez, en quittant ma femme, après 18 ans, je me suis libéré. Je suis heureux de constater que les jeunes me suivent, je me sens bien avec eux, c'est comme l'amour instantané. Mais, il faut que cela reste au niveau du spectacle, il ne faut pas connaître le public. Le véritable public, c'est le mec qui le soir à San Francisco, écoute un disque de moi. Je ne le connaîtrai jamais. C'est juste un phénomène hertzien qui nous rapproche, et c'est très bien ainsi ».

● Vous craignez tant que ça le public ?

— « Mais non, surtout pas, même s'il m'arrive de ne pas être très à l'aise avec lui. Je peux quitter la scène, après le

spectacle, sans avoir à m'expliquer. A partir du moment où un personnage est le bouffon sur scène, avec à sa disposition, des moyens arbitraires que sont la musique, les décors, on peut admettre qu'après la représentation, il redevienne un homme comme les autres... D'autres, qui n'acceptent pas le spectacle dans son principe, m'insultent, comme ces spectateurs, il y a quelques années à Poitiers... ».

● Et vos projets ?

— « Ah, mes projets, c'est quelque chose ! A Paris, en janvier, avec 140 musiciens, si j'ai tout ce qui faut, je le ferai : mettre dans la rue, différentes musiques, pendant trois semaines. Une première consacrée à mes chansons, pour faire venir les gens, et je leur refilerai la musique des autres... C'est malhonnête mais romantique et ils ne m'en voudront pas puisqu'ils viendront... Une première serait réservée au « Sacre du Printemps » ; ensuite, Prokofiev et pourquoi pas Wagner, pour terminer ».

● Un travail de Titan...

— « Oui, mais j'ai voulu le fai-

### CINE-CLUB "ORFEU NEGRO" au Foyer Kennedy

Ce soir à 21 heures, le Foyer Kennedy présente « Orfeu Negro », film de Marcel Camus avec Marpessa Dawn.

La légende d'Orphée et de son amour tragique pour Eurydice est une tragédie qui a inspiré poètes, dramaturges, cinéastes. Le texte du poète brésilien Vinicius de Moraes, le cadre, les chants et les danses (l'action se déroule pendant le carnaval de Rio) en font un étourdissant ballet d'images et de musique.

Ce film est l'avant-dernier de la saison cinématographique au Foyer Kennedy. Le 19 juin sera présenté « Le Cercle Rouge » de Jean-Pierre Melville.

